

alternatif et renouvelé, lequel est caractérisé par l'autonomie, le libre-arbitre et l'individualisation des trajectoires des participantes relativement à la démarche de piété qu'elles adoptent. Le moins qu'on puisse dire est que l'auteure balaie avec conviction une approche psychologisante qui expliquerait la conversion religieuse par une vulnérabilité des sujettes.

Les trois autres chapitres sont dédiés à articuler les liens entre cette construction du soi des converties et leur entourage, soit sur les plans amoureux, familial, social et politique. On constate que leur appartenance nationale se place en opposition à celle de leurs pairs musulmans de naissance et renforce leur idée d'un Islam qu'elles considèrent plus universel. La conversion des femmes à l'Islam n'apparaît plus comme un paradoxe moderne, mais bien comme un bricolage identitaire issu d'un système de référence alternatif. Présentant une image contraire aux idées reçues, l'auteure souhaite faire comprendre au lecteur que ces femmes ne sont ni dans une démarche complètement orthodoxe, ni dans une démarche de modernisation de la religion musulmane. Elles vivent plutôt une actualisation identitaire continue qui est influencée par les courants religieux qu'elles ont exploré durant leur vie, les valeurs de leur pays d'appartenance, ainsi que les valeurs adoptées de l'Islam.

La richesse ethnographique de cette recherche se situe dans la qualité des récits recueillis. Mossière tente, telle qu'elle le mentionne, de conjuguer son désir de joindre l'expérience des converties au contexte sociopolitique plus large des conversions à l'Islam. En raison des choix méthodologiques de l'auteure, l'analyse de ces narrations prend plus de place que l'analyse de l'expérience vécue, puisqu'il y a peu de descriptions ethnographiques basées sur l'observation dans des contextes religieux. On a peu accès à l'incarnation des dimensions spirituelles et rituelles quotidiennes qui caractérisent la pratique religieuse musulmane. Le pilier de l'action des converties, la foi musulmane, demeure un concept abstrait et mystérieux. En ce sens, on a l'impression de passer à côté d'éléments essentiels à la compréhension de leur parcours. Il s'agit peut-être des limites de la méthodologie basée sur les récits de vie qui est généralement utilisée dans le champ des études sur les conversions. Néanmoins, c'est un choix qui se justifie par l'intention que l'auteure prête à son propos, soit non pas de réaliser une analyse du processus de conversion en soi, mais plutôt de présenter la création complexe, par ces femmes, de nouvelles subjectivités, et ce tout en mettant l'accent sur leur agentivité et leur autodétermination. En ce sens, Mossière réussit son pari. Son analyse étoffée de la composante rationnelle de la formation de la sujette musulmane convertie dans ses dimensions sociales, communautaires et personnelles est convaincante.

Ellison, Nicolas, *Semé sans compter : Appréhension de l'environnement et statut de l'économie en pays totonaque (Sierra de Puebla, Mexique)*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, 453 pages.

Recenseur : Jorge Legoas P.
Université McGill

Après de longues années de recherches doctorales et post-doctorales, Nicolas Ellison publie un ouvrage riche et ambitieux sur le complexe agroforestier totonaque, qu'il analyse

à la lumière de l'anthropologie sociale, de l'histoire et de la socio-économie du développement. L'ouvrage cherche à transcender les divisions entre des champs épistémiques généralement étanches lorsqu'il fait fi des frontières, déjà assez floues, entre économie, société, et environnement. Il montre ainsi que l'économie des communautés totonaques est subordonnée à des normes sociales qui régissent le rapport idéal et matériel à l'environnement, et ce, bien que les conditions d'autonomisation du champ économique soient présentes.

L'étude a été réalisée par le biais d'enquêtes statistiques, et du recueil de données ethnographiques dans le municipio de Huehuetla (Puebla, Mexique), une région où l'économie des communautés rurales n'est plus centrée sur l'agriculture de subsistance. Ces communautés sont plutôt fortement liées au marché national et international (notamment à travers la production de café) et aux centres urbains. Connectées tardivement au réseau routier national, elles comprennent une majorité totonaque (85%) qui pratique une agroforesterie centrée sur la culture du café commercial et du maïs de subsistance, et une minorité métisse (15%) qui pratique l'élevage extensif du bovin.

La première partie de l'ouvrage comporte une analyse historique de la façon dont le rapport des communautés totonaques à leur environnement a progressivement été marqué par la colonisation espagnole, les jeux de pouvoir pré- et postrévolutionnaires, ainsi que l'insertion de la région dans l'économie de marché globale. Le contrôle individuel ou collectif de la terre, l'intensité de l'utilisation de cette dernière et l'occupation et la déforestation des régions boisées sont autant d'éléments qui ont varié tout au long de ces étapes, au rythme des politiques de développement capitaliste de l'État, des alliances entre factions politiques nationales et régionales, ainsi que de l'encouragement de l'église catholique au renouveau de la culture autochtone. Ellison, bien qu'il identifie une augmentation significative de la densité populationnelle dans la région, ne se borne pas à expliquer les variations mentionnées par une pression démographique, à la différence de Boserup (1965).

La deuxième partie de l'ouvrage montre comment des principes cosmologiques encodent les pratiques agricoles et le traitement de la forêt. Ces principes sont exprimés à travers des récits, des danses et des présentations d'offrandes que l'auteur identifie comme des témoins d'un renouveau identitaire dans la région. Le plus important des principes cosmologiques est celui qui permet de distinguer des entités vivantes comme étant chaudes ou froides. Par exemple, les terres des métis, dénudées de leur couverture arborescente pour y élever du bétail, sont considérées chaudes, alors que les terrains boisés des Totonaques, qui se trouvent à l'ombre des caféiers et d'autres espèces d'arbres, sont considérés comme froids. Ellison note toutefois une très forte influence catholique dans les récits mythiques et les pratiques ritualisées qui constituent le cadre de manifestation des principes cosmologiques lorsque le dieu chrétien y devient une figure centrale. Ce sont les célébrations aux saints et à Jésus-Christ, par exemple, qui ouvrent et ferment les différentes étapes des cycles de production agricole. Suivant la même logique, on trouve que le calendrier chrétien est la base de l'interprétation des anciennes divinités locales et du calendrier agricole lui-même.

La troisième partie de l'ouvrage s'attache à démontrer, et c'est la thèse centrale du livre, qu'en pays totonaque l'économie est subordonnée à des normes non économiques et qu'elle n'arrive donc pas à constituer un domaine complètement

autonome, et ce bien que les conditions pour cette autonomie soient présentes. Cette soumission de l'économie est d'abord visible dans la production de subsistance du maïs. Bien que cette production aux faibles rendements couvre mal les besoins alimentaires annuels, elle est maintenue notamment pour des objectifs sociaux (raison pour laquelle on sème simplement « sans compter »), telle l'insertion dans les réseaux de réciprocité. Mais il en va de même pour la migration saisonnière (pour travailler dans des exploitations agricoles plus modernes) ou la production du café (elle-même de nature principalement commerciale) : les revenus monétaires de ces activités permettent avant tout aux Totonagues de reproduire les cycles festifs qui, eux, favorisent la constitution du groupe.

Par ailleurs, Ellison montre que, au contraire, l'activité politique des communautés totonagues pointe vers une autonomisation du champ économique. C'est le cas lorsque ces communautés s'engagent dans des projets de développement qui obéissent à des logiques commerciales, ou même dans la dispute pour le contrôle de la mairie – celle-ci étant devenue une nouvelle source de richesse. Cependant, les affiliations politiques changeantes de ces communautés, affirme l'auteur, peuvent également être lues comme la perpétuation d'un objectif historique de renforcement de la reproduction sociale. Par exemple, la participation des Totonagues à des projets de développement articulés aux dynamiques internationales leur permet un certain pouvoir qui rend moins inégaux les rapports sociaux entre Autochtones et métis. De ce point de vue, le champ économique reste assujéti au social, ce qui permet aux Totonagues de mieux faire face aux effets changeants des politiques internationales.

Une contribution notable de l'ouvrage est de proposer la nouvelle notion de « modes d'appréhension écologique » pour résumer l'idée de médiation entre les représentations de l'environnement [...] et l'expérience pratique dans l'environnement » (p. 153). Le mode d'appréhension écologique renvoie ici à une subsomption de l'expérience pratique de l'environnement (*dwelling* – Ingold 2000), de la perception de ce dernier et de la représentation symbolique de cette perception (modes d'identification – Descola 2005) (p. 154). Cette approche est en lien avec deux trouvailles ethnographiques d'Ellison qui me semblent particulièrement originales. D'abord, il nous apprend dans la première partie du livre que l'agriculture du café, loin d'être une pratique ravageuse des ressources, réplique le traitement et les caractéristiques de la forêt, au point de parvenir à améliorer les indicateurs zoologiques et botaniques de celle-ci. Puis il nous montre dans la seconde partie que l'espace est organisé en domaines dirigés par des esprits maîtres spécifiques et des entités divines. C'est ce qui le conduit à poser un mode d'appréhension écologique totonaque qui comprend humains et non-humains rassemblés dans une même communauté du vivant.

La conclusion de l'auteur selon laquelle certaines activités « apparaissent distinctement comme des activités économiques, mais restent subordonnées aux mécanismes de la reproduction sociale » (p. 377) soulève, cependant, des questionnements. Celle-ci oppose production et reproduction, deux champs d'activités qui sont à la base de toute analyse économique, même la plus classique. Par ailleurs, on se demande s'il n'y a pas, dans le fond, une impasse importante dans le fait de vouloir faire

fi des divisions entre champs épistémiques, tels ceux de l'économie et du social, et ce alors même qu'on s'interroge si l'économie est distincte ou subordonnée au social. Au-delà du fait qu'Ellison reconnaisse lui-même cette impasse dans ses réflexions, il l'éprouve aussi par la contradiction qui se pose entre ses conceptualisations théoriques novatrices et la logique « purificatrice » (cf. Latour 1991) qui contraint nos formes d'écriture scientifique. Comment rendre compte du « lien » (p. 198) qui existerait entre l'utilisation des ressources naturelles et l'organisation sociale tout en promulguant l'idée que l'« économique » et le « social » sont indivisibles – parler de lien supposant une séparation qu'on veut dépasser ? Cette impasse devient d'autant plus criante lorsque l'on remarque à quel point l'auteur fait fréquemment usage de termes fondés sur une division entre nature et culture, une division que son ouvrage s'était pourtant donné pour objectif de transcender : organisation sociale et environnement, domaine idéal et domaine matériel, cycles réels et cycles symboliques, etc. L'auteur reconnaît en partie ce problème, et je reconnais aussi que les Totonagues ont très certainement intégré certaines de ces catégories à leur manière de conceptualiser le monde, mais l'emploi de cette terminologie reste un recours problématique.

Enfin, dans les conclusions, Ellison cherche à élargir sa réflexion en faisant appel à des concepts comme « purification » (Latour 1991) et « ontologie », mais ces derniers ne guident pas les analyses de l'ouvrage. Au meilleur, l'idée d'« ontologie » que ferait passer ce dernier semble plus un synonyme de « culture » (voir Carrithers et al. 2010). Tous ces points critiques, toutefois, n'enlèvent en rien aux atouts mentionnés plus haut. Cet ouvrage demeure une démonstration convaincante et nécessaire de l'importance d'éviter d'isoler les champs économique, social et environnemental dans l'analyse des mondes autochtones.

Références

- Boserup, Ester
1965 *The Conditions of Agricultural Growth: The Economics of Agrarian Change under Population Pressure*. Chicago: Aldine.
- Carrithers, Michael, Matei Candea, Karen Sykes, Martin Holbraad et Soumya Venkatesan
2010 *Ontology Is Just Another Word for Culture: Motion Tabled at the 2008 Meeting of the Group for Debates in Anthropological Theory*, University of Manchester. *Critique of Anthropology* 30(2):152–200. <http://dx.doi.org/10.1177/0308275X09364070>.
- Descola, Philippe
2005 *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.
- Ingold, Tim
2000 *The Perception of the Environment: Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*. London: Routledge. <http://dx.doi.org/10.4324/9780203466025>.
- Latour, Bruno
1991 *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*. Paris: La Découverte.